

**LES EMPRUNTS LINGUISTIQUES
DANS LE DÉBAT SUR LA LANGUE EN RUSSIE :
D'UNE RÉVOLUTION À L'AUTRE**

ROGER COMTET

« C'est que la tolérance à l'égard des emprunts étrangers a été plus ou moins grande. Les Russes, conscients de leur propre force d'assimilation, l'ont poussée jusqu'à l'extrême limite. »

André Mazon,
Le patrimoine commun des langues slaves, 1924

Il est bien connu que de tout temps les grands bouleversements sociaux se sont accompagnés de mutations linguistiques importantes ; la Révolution française a vu naître ainsi un immense vocabulaire relatif à la vie politique, aux institutions nouvelles, aux luttes religieuses, à la crise économique ; on pense ici à des vocables qui sont restés depuis tels que *élire*, *citoyenne*, *réquisitionner*, *éditer*... ; en même temps, l'abolition de l'ancien ordre des choses a fait disparaître de l'usage une nuée de mots du genre de *gabelle*, *dîme*, *baillage*, *sénéchaussée* etc. Le français s'est aussi affirmé à cette époque comme langue nationale aux dépens des langues régionales, les « idiomes », les « patois », soupçonnés de

fédéralisme et dont l'Abbé Grégoire recommandait la destruction dans son fameux rapport. C'est également au cours de cette période que le français a connu une phase d'extraordinaire licence où la vulgarité, la scatologie et l'ordure ont envahi le discours public avant que Thermidor n'annonce un retour à l'équilibre et au purisme.

On retrouve toute cette ébullition débridée et créatrice dans la langue de la Russie révolutionnaire d'après 1917, au point que l'on a pu parler alors de « révolution dans la langue » ; tout cela jusqu'à ce que, comme du temps de Thermidor, le retour à l'ordre et à la contrainte ne finissent par s'imposer à la faveur de la nouvelle rupture introduite par la prise du pouvoir par Staline. A l'époque révolutionnaire, l'utilisation large d'un vocabulaire étranger plus ou moins bien maîtrisé a été l'une des caractéristiques de la licence linguistique qui s'est donné libre cours ; mais il y eut aussi et surtout la mode des néologismes, des abréviations et du style télégraphique, l'utilisation affichée de la langue argotique, dégradée, considérée comme seule authentiquement prolétarienne. De nos jours, après que près de quatre-vingts ans aient passé, la seconde grande rupture qui marque l'histoire russe du XX^e siècle, celle de la perestroïka et de l'après-communisme, n'a pas échappé à cette même loi du bouleversement linguistique ; anarchie et désordre bouleversent l'usage codé du russe patiemment élaboré et imposé au fil des années par l'idéologie dominante. Le russe doit faire face de nouveau à l'invasion des xénismes, désormais surtout anglo-américains, à l'irruption des registres dégradés de la langue dans tous les domaines, à une création lexicale effrénée. L'attitude des linguistes, les Russes en particulier, a-t-elle varié vis-à-vis des emprunts étrangers adoptés avec frénésie au cours des deux périodes envisagées ? Nous chercherons la réponse à cette question dans quelques ouvrages représentatifs de la littérature linguistique parue dans les années vingt et les années quatre-vingt-dix.

I

Pour la première période, le développement de la linguistique aidant, les bouleversements langagiers ont été très tôt consignés et étudiés dans une série d'ouvrages ; nous disposons pour 1921 du

Lexique de la guerre et de la révolution en Russie (1914-1918) publié par le slaviste français André Mazon à Paris en 1920¹ et qui nous paraît pertinent pour notre étude dans la mesure où il a servi de référence aux ouvrages qui ont suivi. L'année suivante, c'est *L'influence de la Révolution sur la langue russe* que publie en tchèque Roman Jakobson à Prague peu après son arrivée dans cette ville². Paraît ensuite en 1923 à Berlin *La langue, la guerre et la révolution*, écrit en russe par Serge Karcevski, version revue et augmentée d'une étude qu'il avait publiée l'année précédente à Paris³. En Russie même, Evgenij Polivanov consacre lui aussi des développements à l'évolution linguistique en cours dans son article « La Révolution et les langues littéraires de l'URSS » paru à Moscou en 1927⁴ ; et Afanasij Seliščev semble vouloir faire la synthèse finale de toutes ces études dans *La langue de l'époque révolutionnaire* publié à Moscou en 1928⁵. D'autres études ont paru au début des années 1920, mais elles étaient partielles, étaient la plupart du temps le fait de linguistes non professionnels et sont donc beaucoup moins représentatives.

Pour la seconde période, c'est très vite, « à chaud » pour ainsi dire, qu'un premier ouvrage ambitieux, véhément, manichéen et très révélateur de l'état d'esprit général, est paru sur la question ; il s'agit de *La langue russe de la fin du XX^e siècle* écrit par Aleksandr

-
1. A. Mazon, *Lexique de la guerre et de la révolution en Russie (1914-1918)*, Paris, Champion, vi + 65 p. (*Bibliothèque de l'Institut français de Saint-Petersbourg*, VI).
 2. R. Jakobson, *Vliv revoluce na ruský jazyk. Zvláštní otisk z « Nového Athenea » roč. II.*, Prague, 1921 (édition revue et augmentée d'un article paru dans la revue *Nové Atheneum* la même année).
 3. S. I. Karcevskij, *Язык, Война и революция*, Berlin, Russkoe Universal'noe Izdatel'stvo, 1923, 72 r. (édition revue et augmentée de l'article « Язык, Война и революция », *Современные записки*, Paris, 1922)
 4. E.D. Polivanov, « Революция и литературные языки Союза ССР », *Революционный Восток*, [Moscou.], 1927, 1, pp. 36-57. Nous utiliserons dans la suite de l'exposé la réédition parue dans E.D. Polivanov, *Избранные работы*, Moscou, « Nauka », 1968, pp. 187-205 (première réédition de Polivanov en URSS depuis sa disparition en 1938).
 5. A.S. Seliščev, *Язык революционной эпохи. Из наблюдений над русским языком последних лет 1917-1926*, Moscou, Rabotnik Prosveščeniija, 1928, 248 p.

Duličenko, professeur de russe à l'Université de Tartu en Estonie et publié à München en 1994⁶, livre dont nous avons rendu compte par ailleurs ⁷.

II

Sur la question récurrente des emprunts en russe interrogeons donc tout d'abord les linguistes des années 1920. Il conviendra du point de vue de la méthode de bien distinguer entre ceux qui œuvraient à l'étranger et ceux qui résidaient en URSS même.

Au premier groupe appartient André Mazon (1881-1967), figure déjà bien connue alors dans la slavistique française ; il avait fait de longs séjours en Bohême et en Russie avant la guerre, enseignant le français et sa littérature à l'université de Xar'kov ; slaviste au sens le plus large qui soit, il avait publié en 1914 une thèse remarquée sur *l'Emploi des aspects russes* avant d'être mobilisé et envoyé à l'Armée d'Orient. Il passa ensuite toute l'année 1918 et les premières semaines de 1919 en Russie, ce qui lui permit d'observer de visu la langue de la Révolution. Son *Lexique de la guerre et de la révolution en Russie (1914-1918)* a eu le mérite d'être la première étude publiée sur le sujet ; un chapitre spécial y est consacré aux « mots étrangers » (pp. 13-19). L'approche est ici d'une neutralité strictement scientifique, comme il sied au grand savant qu'était André Mazon ; l'auteur rappelle tout d'abord les étonnantes capacités du russe pour déguiser les mots étrangers à sa manière qui font que « le domaine des mots empruntés n'a toujours, en russe, que des limites flottantes que les dictionnaires définissent mal, ou du moins tout arbitrairement » (p. 13). C'est en somme la faculté d'assimilation des emprunts étrangers par la langue et la culture russes qui est ici rappelée. L'auteur insiste ensuite sur le fait que la révolution russe a fait entrer dans l'usage commun un nombre considérable d'emprunts étrangers qui étaient

6. A.D. Duličenko, *Русский язык конца XX столетия*, München, Verlag Otto Sagner, 1994, 348 p.

7. Cf. R. Comtet, CR de A.D. Duličenko, *Русский язык конца XX столетия*, München, Verlag Otto Sagner, 1994, 348 p., in *Revue des Etudes slaves*, Paris, LXVII/4, 1995, pp. 772-780. Voir aussi le CR de S.A. Koester-Toma à paraître in *Russian Linguistics*, Dordrecht-Boston-London, 1996, 20.

jusqu'alors cantonnés à l'usage des lettrés. Avec beaucoup de pertinence, il relève que l'« étrangeté » de ces vocables faisait partie de la stratégie de communication des bolchevistes : « Le parti bolcheviste, une fois maître du pouvoir, consacre l'œuvre de ses institutions révolutionnaires par une terminologie à laquelle il prête à dessein un aspect insolite ou même étrange, de nature à jouer sur l'imagination des simples. » (p. III) La forme même de ces emprunts, leur « étrangeté », véhicule donc un message, une image, un monde fait plus de signes que d'objets⁸. Mais André Mazon constate aussi que cette inflation de vocables étrangers, cette « intrusion d'une phraséologie étrangère » (p. IV), reflète le jargon en cours parmi des dirigeants ayant longtemps vécu en exil à l'étranger ; et il constate ici une nette prédominance de l'allemand qui a pénétré, « par l'intermédiaire du marxisme » (p. 18) dans le langage des militants ouvriers. Là aussi la remarque est fondée : après la Révolution d'Octobre, l'allemand avait en Russie le vent en poupe ; c'était la langue des pères du marxisme, la langue de communication au sein de la III^e Internationale, une langue que Lénine pratiquait couramment. Le français, si prisé dans l'aristocratie, est désormais en perte de vitesse. Mais André Mazon se contente ici encore de constater les faits alors qu'à la même époque son maître Antoine Meillet ne faisait pas mystère de ses sentiments anti-allemands⁹.

Roman Jakobson (1896-1982) venait de quitter l'URSS pour s'installer à Prague, profitant du fait, selon ses dires, qu'on lui avait proposé une place d'interprète dans une délégation partie de Moscou pour rapatrier les prisonniers de guerre¹⁰. Chacun sait qu'il avait déjà à son actif, en Russie, au sein du Cercle linguistique de Moscou, toute une série de recherches en linguistique et littérature autour de la nouvelle école formaliste et structurale.

-
8. De la même manière, de nos jours, la fortune des emprunts anglo-américains s'explique surtout par le fait qu'ils sont associés aux mirages de la société de consommation. L'emprunt fonctionne par lui-même comme signe, indépendamment de son sémantisme.
 9. « L'allemand n'est pas une langue séduisante. La prononciation en est rude, martelée par un accent violent sur chaque mot. [...] L'aspect d'ensemble manque de finesse, de légèreté, de souplesse, d'élégance. » (A. Meillet, *Les langues de l'Europe nouvelle*, Paris, Payot, 1928, pp. 255-256)
 10. Cf. R. Jakobson, « Entretien », in *Jakobson, Cahiers CISTRE 5*, Lausanne, l'Age d'Homme, 1978, pp. 15-16.

Son étude se présente comme des « remarques sur le livre d'André Mazon *Lexique de la guerre et de la révolution en Russie* » (p. 3). Tout en rendant hommage à la qualité de ce témoignage, il note que les observations de Mazon s'arrêtent à l'année 1918 alors que les changements linguistiques ont continué sur leur lancée bien après. Il observe en note que le Cercle linguistique de Moscou étudiait lui aussi ces phénomènes mais sans avoir la possibilité de publier les remarques et les matériaux ainsi accumulés (p. 28). Jakobson systématise donc et enrichit les observations de Mazon, même si à Prague il ne disposait pas des matériaux qu'il avait recueillis en Russie même ; il s'étend peu sur les emprunts dans la Révolution, remarquant simplement la très grande tolérance traditionnelle des Russes vis-à-vis des emprunts, allemands en particulier, ce qui s'explique entre autre par les liens ancestraux entretenus par la science russe et la science germanique (p. 9) ; et même pendant les années de guerre, des mesures comme la chasse aux toponymes germaniques dans la topographie urbaine ne sont pas entrées dans les mœurs ; Saint-Pétersbourg débaptisée en « Petrograd » a gardé pour le peuple et pour les bolchevistes son vieux nom diminutif et affectueux de « Piter ». Et encore en 1915-1917 un calque de l'allemand se popularise (*tolkač* « le meneur, celui qui reprend en main un travail » sur le modèle de l'allemand *Schicher*). Il semble par contre beaucoup plus important à Jakobson de s'étendre sur les abréviations, les nouveaux procédés de formation des mots, les sigles etc. : il s'agit là effectivement, pour un linguiste, de procès qui affectent en profondeur les structures lexicales du russe alors que les emprunts demeurent marginaux.

Serge Karcevski (1884-1955) était instituteur et militant du parti social-démocrate en Russie jusqu'à son arrestation en 1906 ; après une année passée en prison, il parvint à s'échapper et arriva à Genève qui servait alors d'asile à de nombreux réfugiés politiques russes ; il commença alors des études de linguistique, bénéficiant de l'enseignement des illustres Ferdinand de Saussure, Charles Bally et Albert Secheyay ; il écrivait aussi des œuvres littéraires ; à la chute du tsarisme il revint à Moscou, fit connaître à l'Académie des sciences l'enseignement de Saussure, enseigna ensuite la linguistique à Ekaterinoslav avant de revenir définitivement à l'Ouest en 1920 ; il fut nommé lecteur de russe à l'Université de Strasbourg et continua ses études de linguistique, mettant alors au

point son célèbre *Système du verbe russe* avant de partir enseigner à Prague deux années plus tard, ce qui lui permit de participer aux activités du fameux Cercle. L'ouvrage qui nous intéresse, *La langue, la guerre et la révolution*, appartient donc à la période française de Karcevski qui avait d'ailleurs servi de consultant à André Mazon lorsque celui-ci écrivait son *Lexique de la guerre et de la révolution en Russie* ¹¹.

Là encore c'est un témoin direct des derniers bouleversements linguistiques qui s'exprime ; dans son introduction, Karcevski rappelle qu'il cherchera à replacer toutes ces innovations dans « le système d'ensemble de la langue russe » (p. 3) et il affirme que tout ce remue-ménage a commencé déjà en 1905, lors de la première vague révolutionnaire russe, ce qui le conduit à minorer le rôle de la révolution d'Octobre dans l'évolution de la langue. Il se réfère ensuite dans sa bibliographie aux deux auteurs que nous venons de citer. Dans les développements qu'il consacre aux phénomènes d'emprunt, il précise tout d'abord que le degré « d'étrangeté » de ces vocables est tout relatif, dépendant de facteurs individuels et sociaux ; pour lui, par exemple, tel terme dialectal semblera plus étrange que des emprunts qu'il utilise couramment, tels que *rezin'jacija* « la résignation », *aperceptirovat'* « apercevoir », *piètet* « la piété »... Il note aussi que la russification de ces termes est en bonne voie avec la dérivation par suffixation, voir *remonnik* « le réparateur » à partir de *remont* « la réparation » ; à l'inverse, des affixes étrangers sont généreusement appliqués à des radicaux russes comme dans *bol'shevizm* « le bolchevisme » avec le suffixe étranger <izm> ou *kontr-razvėdka* « le contre-espionnage » avec le préfixe <kontr>. En somme, Karcevski tend à banaliser l'importance des emprunts en russe en général par rapport à d'autres processus lexicaux autrement plus significatifs tels que l'extension des abréviations. Il relève ensuite lors des événements révolutionnaires de 1905-1906 une vague d'emprunts qui relevaient surtout du registre politique et qui vinrent de l'allemand et du français, à moins que, déjà présents confidentiellement dans la langue, ils ne se soient alors largement popularisés. Karcevskij cite ici une série de termes significatifs tels que *agrarnyj* « agraire (question, programme, troubles) », *komitet* « le comité », *mandat* « le mandat »

11. Cf. A. Mazon, *op. cit.*, p. VI.

(souvent qualifié d'« impératif »), *miting* « le meeting », *orator* « l'orateur », *propaganda* « la propagande », *centr* « le centre » (du parti) opposé à *periferija* « la périphérie », etc.

Passant à la période des années 1914-1922, Karcevski note que les emprunts ont changé de caractère dans la mesure où depuis 1905 le vocabulaire politique s'était enrichi et fixé grâce en particulier à l'activité des doumas successives et au développement de la presse. Il considère donc que les emprunts ont été alors relativement peu nombreux et ont été surtout liés aux événements militaires ; il cite par exemple des mots comme *Antanta* « l'Entente », *anneksija* « l'annexion », *milicioner* « le milicien » (police), *spekuljant* « le spéculateur », *šefstvo* « le parrainage » (d'une unité militaire par une usine)... Dans ses conclusions l'auteur revient entre autres au thème des emprunts pour relativiser l'importance du phénomène ; il rappelle que ce sont des termes techniques qui sont empruntés plutôt que des vocables concernant la vie courante et qu'ils sont très vite soumis à un « sain processus de différenciation synonymique » (p. 67) ; c'est ainsi que l'emprunt *rafinirovannyj* « raffiné » a fini par désigner plutôt le procédé chimique (sucre, graisse, etc.) alors que le terme russe *utončennyj* « raffiné » se limitera à la sphère des sentiments, de la culture (goût, cruauté, manières, délicatesse, plats, langage...) : « Le résultat est que notre monde intérieur y gagne, de même que notre lexique qui s'enrichit de nouveaux mots » (p. 67). Karcevski prend ainsi la défense des emprunts qui ont, entre autres, l'avantage de faciliter la communication entre scientifiques de toutes les nations, il égratigne au passage (p. 69) le linguiste puriste Dal', auteur du plus célèbre dictionnaire de la langue russe qui, au XIX^e siècle, proposait des calques à la russe pour éviter d'user de termes étrangers (on connaît son célèbre *kolozemica*, littéralement « ce qui entoure la terre » qui, dans son esprit, devait prendre la place de *atmosfera* « l'atmosphère »). L'auteur remarque par exemple que, dans la terminologie grammaticale, l'usage de l'emprunt non motivé *perfektivnyj (glagol)* « (verbe) perfectif » a permis de créer toute une famille de mots dérivés comme *perfektivnost'*, « perfectivité », *perfektivizacija* « perfectivation », et leurs contraires *imperfektivnost'* « imperfectivité » et *imperfektivizacija* « imperfectivation » alors que le terme purement russe de *soveršennyj vid* « aspect perfectif » demeure, lui, isolé et, pour ainsi dire, stérile. S'il est tout à fait favorable à l'emprunt en russe, l'auteur est par

contre franchement hostile aux calques qu'il trouve illogiques, voire aberrants, témoin le verbe d'aspect imperfectif *vygljadet'* « avoir l'air de » accentué comme son modèle allemand *aussehen* sur le préverbe alors que la règle voudrait qu'il ait alors l'aspect perfectif ; ou encore tous ces verbes calqués à suffixe *-ovat'* qui ont les deux aspects, ce qui est contraire à l'esprit du russe.

En conclusion de son étude dont les emprunts, rappelons-le, ne constituent qu'une partie, l'auteur affirme : « Ainsi, il ne convient pas de parler sérieusement d'une "révolution" dans la langue russe car tous les processus que l'on peut y observer sont des processus linguistiques habituels et normaux mais qui s'opèrent à un rythme accéléré. » (pp. 69-70)

Nous passons maintenant à des études parues désormais en Russie même à la fin des années vingt ; il y eut à cette époque en Union soviétique tout un mouvement sociologique dans les sciences humaines, qui n'épargna même pas (non sans excès) la critique littéraire ; Polivanov a bien relevé ce développement dans le domaine de la linguistique : « Ainsi, la révolution dans le domaine de la linguistique s'est manifestée chez nous surtout dans l'apparition de nouveaux thèmes et objectifs, précisément sociologiques »¹². Il y eut des études générales qui se proposaient de dégager des principes, une méthode d'analyse comme dans *La langue et la société* de Rozalija Šor paru en 1926¹³ ; quant aux études de détail, nombreuses furent celles qui se proposaient d'évaluer l'impact des événements révolutionnaires sur la langue, un peu comme si l'heure était venue des bilans ; parurent par exemple des études sur cet impact dans l'allemand de la Volga, le mordve, les langues turks de l'Union etc. Le russe ne pouvait qu'être associé à ce courant. Nous examinerons ici les études d'Evgenij Polivanov et d'Afanasij Seliščev.

12. E.D. Polivanov, « Специфические особенности последнего десятилетия 1917-1927 в истории нашей лингвистической мысли (вместо предисловия) (« Les traits spécifiques de la dernière décennie 1917-1927 dans l'histoire de notre pensée linguistique [en guise d'introduction] »), *Избранные работы, оп. cit.*, p. 53 ; texte paru d'abord dans les *Ученые записки Института языка и литературы РАНИОН*, 3, Moscou, 1928, pp. 3-9.

13. R.O. Šor, *Язык и общество (La langue et la société)*, 2e éd., Moscou, 1926.

Evgenij Polivanov (1891-1938) est une figure bien connue de la linguistique russe ; il avait été étudiant au département slavo-russe de l'Université de Saint-Petersbourg avant la guerre, suivant les enseignements de Baudouin de Courtenay et Ščerba ; il étudiait parallèlement le chinois et le japonais qu'il enseigna en 1914 à la Faculté des langues orientales. En 1915-1916 il est envoyé au Consulat russe à Tokyo, revient assez vite en Russie où il participe à la création de l'Opojaz (Société d'étude de la langue poétique) à Petrograd en 1916, qui est à l'origine du formalisme russe. Polivanov s'est ensuite rangé parmi les partisans de la Révolution d'Octobre, a adhéré au Parti communiste russe, a été utilisé à des fins d'agitation politique en raison de ses compétences en chinois, est devenu professeur à la Faculté des sciences sociales de l'Université de Petrograd. Il part ensuite pour Moscou et, en 1921, à Tachkent, sur ordre du Komintern ; il y restera jusqu'en 1926, apprenant à la perfection les langues d'Asie Centrale et participant à la grande entreprise de création des nouveaux alphabets à base latine pour les peuples non slaves de l'Union. De retour à Moscou en 1926, il se consacre à la recherche au sein de nombreuses institutions et commence à polémiquer contre l'académicien N.Ja. Marr et sa « Nouvelle doctrine sur le langage », ce que l'on a appelé après coup le « marrisme ». Il tombe dès lors en disgrâce et est obligé de se réfugier en Asie centrale à Samarkand puis Tachkent, puis Frunze, travaillant sans relâche sur la langue ouzbeke, réussissant à publier son grand ouvrage *Pour une linguistique marxiste* en 1931 avant d'être arrêté en 1937 et de disparaître définitivement l'année suivante. Il ne sera réhabilité qu'en 1963.

Ce parcours contrasté explique en grande partie l'originalité des vues de Polivanov sur l'emprunt, c'est-à-dire qu'il aborde ce thème par le biais des langues allogènes de l'Union confrontées au russe dans son article de 1927 « La Révolution et les langues littéraires de l'URSS » ; on est toujours dans la situation linguistique post-révolutionnaire, mais dans un contexte bien particulier. Polivanov constate que la plus ou moins grande perméabilité de ces langues vis-à-vis du russe dépend de facteurs à la fois culturels et géographiques ; à une extrémité, il place les langues du groupe finno-ougrien oriental qui acceptent le plus d'emprunts au russe : tchouvache, mordve dans ses deux variantes, mari (tchérimisse), etc. Rien d'étonnant à cela, puisque le bilinguisme y est fréquent et que ces populations sont enclavées dans des zones de peuplement

russe. Par contre, les langues turk, à l'exception du tatar, sont beaucoup moins perméables aux emprunts russes quand elles disposent de mots savants arabes ou persans légués par l'Islam ; Polivanov trouve ce genre de situation chez les Ouzbeks, les Turkmènes, et, dans une moindre mesure, chez les Kazakhs. Mais le purisme affiché à l'encontre des emprunts russes est surtout le fait de ces mêmes Kazakhs auxquels s'ajoutent les Kirghizes ; et Polivanov de s'en réjouir : « Et d'un point de vue rationnel il nous est impossible, cela va de soi, de ne pas nous féliciter de ce purisme [...] car grâce à la création de nouveaux termes à partir de racines turk familières, compréhensibles pour tous, la langue littéraire en question (vecteur de la culture révolutionnaire) nous promet d'être bien plus proche et compréhensible pour les masses de la nationalité en question » (p. 202). Polivanov note bien cependant que ce purisme n'est pas étroit et qu'il n'est pas question d'éliminer des mots internationaux tels que *telefon* « le téléphone », *avtomobil'* « l'automobile », etc. C'est-à-dire que si la traduction d'un terme s'avère impossible dans la langue vernaculaire, on aura recours à un russisme dans la mesure où celui-ci utilise une racine gréco-latine internationale, ou à une racine arabe ou persane ; la seule condition dans ce dernier cas est qu'elle soit déjà familière au plus grand nombre et non à une élite restreinte de lettrés. Polivanov approuve donc pleinement le travail des commissions de terminologie qui étaient alors à l'œuvre dans les différentes régions d'Asie centrale pour créer des langues littéraires normalisées à part entière et qui travaillaient selon des principes qui, selon lui, devaient permettre de s'affranchir des excès de l'arabisme (*arabščina*) à base culturelle et confessionnelle, voire du legs bouddhiste comme chez les Kalmouks (p. 204). Mais Polivanov conclut en mettant en garde contre les excès de la russification qui souvent aboutissent à pervertir les langues nationales et à les rendre incompréhensibles aux masses populaires.

Dans tout cet exposé on voit bien se refléter la pratique de Polivanov qui s'était associé à la création des nouvelles langues littéraires d'Asie centrale, commençant par les apprendre puis œuvrant pour les doter de nouveaux alphabets ou pour les normer¹⁴ ;

14. Cf. des ouvrages tels que *Введение в изучение узбекского языка (пособие для самообучения)* (*Introduction à l'étude de la langue ouzbèke [manuel pour apprendre seul]*), Tachkent, 1925 ; *Узбекская грамматика в сопоставлении с*

d'où une attitude de profond respect vis-à-vis des cultures indigènes, exempte de tout chauvinisme grand-russe, et bien plutôt anti-colonialiste, pourrait-on dire, en même temps qu'un souci très progressiste d'accès à la culture pour tous. Polivanov est par là très représentatif de la première séquence révolutionnaire des années vingt en Russie, marquée par l'internationalisme prolétarien et la nouvelle école historique de M.N. Pokrovskij : condamnation du chauvinisme grand-russe, droit de chaque peuple à avoir sa personnalité afin de mieux le faire participer à la nouvelle culture prolétarienne¹⁵.

Afanasij Seliščev (1886-1942) après avoir terminé en 1911 ses études à l'Université de Kazan avait été nommé professeur de slavistique successivement aux universités d'Irkoutsk (1918-1920), Kazan (1920-1921) et Moscou (1921) ; il s'était d'abord spécialisé dans la grammaire comparée des langues slaves, publiant en 1914 une *Introduction à la grammaire comparée des langues slaves*¹⁶, puis dans l'étude des dialectes russes. Ainsi, en 1927, juste avant la publication de *La langue de l'époque révolutionnaire*, il avait publié un article sur les dialectes de la région de Kazan avec toute une série d'observation minutieuses sur le bilinguisme des Tchouvaches et celui des Maris (ou Tchérémisses)¹⁷ ; la vie de cet universitaire classique devait basculer vers 1933-1934 à l'occasion de la tristement célèbre « affaire des slavistes » et du prétendu « Parti national russe » qui aurait visé la restauration de la monarchie. Une étude récente a fait la lumière sur ce procès monté de toutes pièces comme bien d'autres à la même époque¹⁸ et qui prenait prétexte des contacts des slavistes russes avec leurs homo-

русской (*Grammaire ouzbèke comparée avec la grammaire russe*), Tachkent, 1933 ; *Грамматика дунганского языка. Учебник для начальных школ (Grammaire de la langue dungan. Manuel pour les écoles primaires)*, 1-2, Frounze, 1935.

15. Cf. P. Sériot, « Linguistique nationale ou linguistique nationaliste ? », in M. Niqueux (éd.), *La question russe. Essais sur le nationalisme russe*, Caen, Centre de recherche sur l'évolution de l'URSS de l'Université de Caen, 1994, pp. 115-129.
16. A. M. Seliščev, *Введение в сравнительную грамматику славянских языков*, Moscou, 1, 1914.
17. Voir *Ученые записки Института языка и литературы (АН СССР)*, 1, 1927.
18. F.D. Ašnin, V.M. Alpatov, « Дело славистов » : 30е годы (L'« Affaire des slavistes » : les années 30), Moscou, Nasledsie, 1994, 284 p. ; voir aussi S.B. Bernštein, « Трагическая страница из истории славянской филологии (30-е годы XX века) » (« Une page tragique de l'histoire de la philologie slave [les années 30 du XXe siècle] »), *Советское славяноведение*, 1, 1989, pp. 77-82.

logues de l'étranger, en particulier Mazon et Vaillant en France et, bien sûr, les deux Russes de Prague, Jakobson et Troubetzkoy. S'y ajoutait la personnalité du linguiste Durnovo, mis au centre du « complot » pour appartenir à une vieille famille noble de propriétaires terriens. Bien vite les accusations abandonnèrent la thèse monarchique pour viser le caractère réactionnaire de la philologie slave. Sans partager le sort tragique de Durnovo qui devait être déporté aux îles Solovki et exécuté, Seliščev fut néanmoins arrêté et inquiété, mis au ban de la société scientifique avant que les exigences de la « Grande guerre patriotique » et de l'union nationale ne le fassent revenir en grâce, quitte pour lui à passer par les exigences du pouvoir et à mettre sa plume au service du « combat séculaire des Slaves contre les barbares allemands ». Mort en 1942, il devait néanmoins être de nouveau cloué au pilori *post mortem* en 1948 lors de la croisade des lyssenkistes, accusé par F.P. Filin (que nous aurons encore l'occasion d'évoquer) d'être un « mendeliste-weismanniste-morganiste » et d'avoir soutenu l'idée de l'unité des Slaves ; sa réhabilitation ne devait intervenir qu'en 1952 mais *La langue de l'époque révolutionnaire* devait dormir encore pendant de longues années dans l'enfer des bibliothèques soviétiques¹⁹.

Dans son étude, Seliščev citait en bibliographie les ouvrages que nous avons déjà analysés, ceux de Mazon, de Jakobson, de Karcevski, de Polivanov. Il se plaçait donc en aval de ces études, avec en filigrane le souci de faire une mise au point, l'idée que le recul dans le temps permet de mieux dominer les problèmes. D'emblée, il comparait la situation linguistique dans la France révolutionnaire de la fin du XVIII^e siècle et dans la Russie contemporaine ; il affirmait cependant que le français de la Révolution avait dû s'inscrire en rupture totale avec le français édulcoré des salons, totalement inadapté à la nouvelle situation. Au contraire le russe s'est révélé plus souple : « Il n'y a pas eu sur le terrain russe un divorce aussi brutal entre la langue de l'intelligentsia russe d'avant la période révolutionnaire et la langue des révolutionnaires. Au cours du XIX^e siècle, la langue littéraire russe s'est adaptée pour traduire les diverses manifestations sociales et individuelles les plus raffinées et les plus complexes. »²⁰

19. L'ouvrage devait néanmoins être reproduit en *tamizdat* en 1971 en Grande-Bretagne ainsi qu'à Leipzig en RDA en 1976.

20. A. Seliščev, *op. cit.*, p. 22.

Les emprunts ne sont bien sûr qu'un élément du tableau linguistique de la Russie à cette époque que caractérisent entre autres une néologie galopante qui recourt largement aux sigles et abréviations, la vogue de registres de langue marginaux comme le russe de chancellerie (*kanceljarskij jazyk*), l'argot, les vulgarismes... Nous essaierons cependant de préciser de quelle manière l'auteur les présente. Il suit tout d'abord Karcevski en notant que beaucoup des emprunts au goût du jour ont été en fait introduits dans les années quatre-vingt et au début du XX^e siècle, mais que ce sont les événements révolutionnaires de 1905-1906 qui leur ont assuré une large diffusion (p. 28). Leur usage, mal maîtrisé, aboutit désormais à des excès, au point que se multiplient les glossaires, les lexiques destinés à faciliter la lecture de la littérature politique pour le commun des mortels (pp. 29-30) ; on ne peut s'empêcher ici de faire le rapprochement avec la seconde moitié du XVIII^e siècle qui avait vu beaucoup de glossaires à la finalité identique se multiplier dans un même contexte d'emprunts massifs aux langues étrangères²¹. Les dirigeants politiques sont tenus pour responsables de cette mode : « L'utilisation de termes d'origine étrangère, livresque, et aussi administrative est propre à la langue écrite comme à la langue parlée. La façon d'émailler son discours de termes de ce genre est largement répandue parmi les militants communistes... » (pp. 53-54) C'est que le discours politique était alors le discours dominant, dans l'air du temps, et Seliščev cite abondamment à l'appui de sa thèse et non sans une certaine irrévérence les grands noms de l'heure : Zinov'ev, Lénine, Buxarin, Krupskaja, Kamenev et même Staline ! (p. 39) Soyons sûrs que cette dernière citation, sacrilège, n'a pas dû arranger les affaires de notre linguiste lorsqu'il eut maille à partir par la suite avec l'inquisition stalinienne. Trockij abondait du reste dans le même sens, louant en 1923 le bon sens linguistique et la retenue de l'ouvrier russe par rapport aux militants et dirigeants à la même époque : « Les ouvriers russes désirent-ils être polis, cultivés ? Oui, c'est évident. Tout le monde désire s'exprimer mieux, bien que parfois on en vienne à truffer les phrases de mots étrangers, inutiles et incompréhensibles. Chacun désire être plus cultivé. Et j'ajouterais que l'ouvrier moyen est quelquefois plus propre et plus décent que

21. Cf. R. Comtet, « La tradition russe des dictionnaires des mots étrangers », *Slavica occitania*, 1, 1995, p. 30.

certains de nos militants. »²² L'irruption des modèles linguistiques étrangers dépasse cependant le cadre des seuls emprunts linguistiques ; il y a aussi les composés, les affixes comme <-izm>, <-ist>, <-abel'n->, <anti->, <arxi->, la prononciation comme dans ces emprunts où le phonème /c/ est réalisé mou²³, les barbarismes (p. 35)... L'inspiration sociologique de l'époque pousse l'auteur à s'interroger sur l'origine du personnel politique pour rendre compte de tous ces traits de langue ; il avance ainsi d'audacieuses hypothèses, comme celle qui consiste à rattacher la mode des abréviations à des modèles hébraïques ou polonais : « Une autre circonstance qui a favorisé l'apparition et la productivité de formations semblables était liée au fait que beaucoup de révolutionnaires de Pologne et du Sud-Ouest de la Russie provenaient du milieu juif. » (p. 45) Et, bien sûr, comme ceux qui l'ont précédé sur ce terrain d'étude, il note l'importance de l'allemand dans tous ces phénomènes d'emprunt.

Face à une certaine outrance dans l'utilisation de ce fonds étranger, Seliščev relève l'adhésion des jeunes ouvriers (p. 55) mais les représentants des générations plus âgées sont proprement excédés par tous ces débordements (p. 56). Lénine lui-même avait lancé une mise en garde contre l'usage irréfléchi des emprunts dans sa célèbre remarque « Sur la purification de la langue russe »²⁴. L'auteur semble donc lui-même prendre parti contre l'excès en affirmant : « Les écarts maniérés par rapport à ces normes ou l'usage maladroit de la langue, cela est du même ordre dans la vie culturo-sociale que les *déviations* dans la vie du parti. » (p. 59) Cela sous-entend une certaine mesure dans l'usage de la langue sans pour autant tomber dans le purisme. Mais l'auteur s'en tient à ce souhait dans un ouvrage qui se veut avant tout documentaire ; et quand il évoque dans un dernier chapitre les « russismes dans les langues des minorités nationales » (pp. 219-224), il se contente là

22. Trotsky, *Questions du mode de vie*, Paris, 1976, p. 152 (trad. du russe).

23. Cf. dans des emprunts comme *disciplina* « la discipline », *konstitucija* « la constitution », *konferencija* « la conférence » ... La remarque est confirmée chez L.L. Kasatkin, « Латентный период в истории фонемы » (« La période de latence dans l'histoire du phonème »), in Z. Saloni (éd.), *Metody formalne w opisie języków słowiańskich*, Białystok, 1990, p. 180.

24. « Об очистке русского языка (Размышления на досуге, т.е. при слушании речей на собраниях » (« Sur la purification de la langue russe. Réflexions en marge, c'est-à-dire en écoutant des discours aux réunions »).

encore de constater, au contraire de Polivanov qui prenait parti ; Seliščev constate que chez ces minorités le souci de purifier la langue nationale ne concerne que les russismes empruntés à date ancienne et non les mots russes qui reflètent le nouveau cours des choses ; et il relève que c'est le tchouvache et les langues finno-ougriennes orientales qui sont les plus perméables à ces emprunts, ce que Polivanov avait déjà noté.

L'ouvrage répond donc parfaitement au souci affiché par l'auteur dans sa préface de donner une base solide à toute politique linguistique à venir : « En plus de leur signification linguistique générale, les résultats de mes investigations peuvent avoir une valeur pratique : ils indiquent diverses déviations par rapport aux normes de la langue russe littéraire commune ainsi que les conditions, les circonstances où elles se manifestent et leurs conséquences. Pour l'usage rationnel et judicieux de la langue il est indispensable de tenir compte des déviations indiquées, en particulier de celles qui ne sont ni nécessaire ni importantes pour aucune fonction langagière : que ce soit pour la communication, ou l'expression de la vie affective, ou la nomination » (p. 3).

Chez tous les auteurs que nous venons d'analyser, le discours sur les emprunts semble identique comme si tous parlaient d'une seule voix d'un même objet ; cependant, chez Polivanov, il y a déjà des notes polémiques dignes d'un « tiers-mondiste » avant la lettre ; et le dernier ouvrage en date, celui de Seliščev, marque déjà une transition ; à l'observation scientifique, neutre des emprunts, se mêle une arrière-pensée de normalisation, de retour à un certain ordre linguistique qui mettrait un terme à plus d'une décennie de « laisser faire laisser passer » linguistique. Au cours de la période suivante qui commence avec la fin des années 1920 va se mettre en place effectivement une politique de remise en ordre qui s'appuie sur des concepts comme celui de « culture de la langue » (*kul'tura jazyka*) et sur les nécessités de l'heure : l'alphabétisation aussi bien que l'expansion de la langue russe, le contrôle de l'expression pour le parti, la propagande, tout cela réclame une langue normalisée et stabilisée. Et d'autres linguistes vont contribuer à mettre cette politique en place ; dès 1924 le linguiste Grigorij Vinokur (1896-1947) faisait paraître un recueil au titre significatif : *La culture de la*

*langue*²⁵ ; dans sa préface, l'auteur affirmait : « [...] ici je m'efforce pas tant de cuirasser la langue russe contre toutes les "innovations" qui, je l'avoue, ne me sont pas toujours, à moi non plus, très agréables, que d'élucider le sens et le contenu de ces nouvelles formations et de les considérer comme un "fait acquis" du point de vue qui consiste à se demander *comment ces faits nouveaux peuvent être logiquement et judicieusement utilisés.* »²⁶ Vinokur essayait ainsi de se situer entre deux extrêmes.

Il existait en effet d'une part une attitude ultra-gauchiste qui défendait le droit d'user sans limites du lexique argotique, vulgaire et dialectal dans le cadre d'une sorte de révolution culturelle, de la création d'une langue prolétarienne : « Le processus d'argotisation de la langue est un processus positif. Il faut se féliciter de toute atteinte aux canons de la langue russe si cela permet d'élargir les couches qui utilisent cette langue sans cependant avoir un effet quelconque sur la compréhension réciproque »²⁷. Un article paru alors résumait bien cette problématique : « La langue de la révolution et la révolution de la langue »²⁸. Et par la suite fut créé pour caractériser cette attitude qui devait être reprise ensuite par les marristes le terme de *antinormalizatorstvo* (antinormalisme) qui a déjà un parfum de langue de bois. Il y avait à l'autre bord les puristes à tout crin, nostalgiques du passé, parfois antirévolutionnaires, qui critiquaient certes l'usage immodéré des emprunts mais en voulaient surtout à la mode des abréviations et à l'invasion de la langue par ses formes marginales les plus dégradées.

Pour nous résumer, il semble donc bien qu'à travers toute cette époque le problème des emprunts n'ait pas été central dans le débat linguistique. Dans tous les cas on aura assez vite un retour à l'idée d'une langue normée, dès 1926 ; le symbole en sera l'entreprise du dictionnaire normatif de langue supervisé par Dmitrij Ušakov (1873-1942) et qui aurait matérialisé un vœu émis par Lénine lui-

25. G. Vinokur, *Культура языка (La culture de la langue)*, Moscou, 1924 ; il y eut une seconde édition, revue et augmentée, en 1929.

26. G. Vinokur, *ibid.*, Moscou, 1929, p. 8.

27. Citation du poète S. Tret'jakov d'après S.I. Vinogradov, « Дискуссия о языке первых послереволюционных лет » (« Les débats sur la langue dans les premières années post-révolutionnaires »), *Русская речь* 1, 1977, p. 43.

28. E. Rempel', « Язык революции и революция языка », *Новый путь*, Riga, 28.08.1921.

même en 1920²⁹. Les quatre volumes du dictionnaire devaient paraître de 1935 à 1940³⁰, caractérisés par le retour au russe normé pré-révolutionnaire en même temps que l'entrée des innovations qui avaient fait leurs preuves depuis 1917 et qui étaient dans la langue la marque du nouvel ordre des choses ; ces innovations étaient d'ailleurs mises en relief par la mention abrégée *nov.* « nouveau », jouant le même rôle emblématique que, par exemple, la nouvelle orthographe introduite en 1918. Quant aux emprunts eux-mêmes, ils furent pour ainsi dire codifiés dans un dictionnaire unique des mots étrangers qui devait ensuite être consacré par de nombreuses rééditions comme un guide d'emploi, une *Vulgate* unique et obligatoire³¹. Simultanément fut entrepris tout un travail sur la norme linguistique et on vit de vieux linguistes normatifs comme Vasilij Černyšev (1866-1949), admirateur du puriste slavophile Vladimir Dal', auteur en 1911 de *La correction et la pureté de la langue russe*³², reprendre du service, devenant en 1931 académicien, puis supervisant l'élaboration du futur dictionnaire de l'Académie en 17 volumes. Les écrivains aussi se mirent de la partie, Gor'kij le premier à partir de 1930 avec ses articles de la revue *Literaturnaja učeba* où il recommandait de revenir à la langue des classiques ; mais intervinrent aussi Aleksej Tolstoj, Fedin, Leonid Leonov... En fait, il y a eu là comme une seconde culture dans la révolution, un renversement de valeurs, un tournant pris à tous les niveaux, un souci de reprendre ses marques, tout ce que les publications de Patrick Sériot ont magistralement mis en valeur et analysés³³.

-
29. « Ne serait-il pas temps de créer un dictionnaire de la langue russe *actuelle*, disons, un dictionnaire des mots utilisés aussi bien *maintenant* que par les *classiques*, de Puškin à Gor'kij. » (lettre à A.V. Lunačarskij du 18 janvier 1920).
30. D.N. Ušakov (éd.), *Толковый словарь русского языка (Dictionnaire raisonné de la langue russe)*, 1-4, Moscou, 1935-1940.
31. Cf. R. Comtet, art. cit., pp. 25-47.
32. V.I. Černyšev, *Правильность и чистота русской речи. Опыт русской стилистической грамматики (La correction et la pureté de la langue russe. Essai de grammaire stylistique)*, 1911.
33. Citons entre autres, parmi ses études les plus récentes, « La question de la langue dans l'URSS des années trente », *Études de lettres*, Lausanne, Université de Lausanne, 1990, pp. 91-112 ; « La langue du peuple », *Linx*, Université de Paris X - Nanterre, 25, 1991, pp. 121-139 ; « Le cas russe : anamnèse de la langue et quête identitaire (la langue - mémoire du peuple) », *Langages*, 3, 1994, pp. 84-97 ; « Linguistique nationale ou linguistique nationaliste ? », art. cit.

III

Nous en arrivons maintenant à la dernière rupture en date vécue par la Russie au XX^e siècle, celle de la perestroïka et de l'après-perestroïka qui n'en finissent pas de prolonger leurs effets à l'époque actuelle comme ces ondes qui courent encore longtemps à la surface d'un lac après le passage soudain d'un esquif. Là encore les bouleversements sociaux et politiques s'accompagnent de fortes turbulences linguistiques. Comme autrefois, le relâchement des contraintes a sa contrepartie dans la langue, et cela se manifeste entre autres par une grande expansion, absolument non maîtrisée, des emprunts. A vrai dire, autre analogie avec la période révolutionnaire inaugurée en 1917, ces emprunts ne sont pas tous nouveaux, la plupart ont été introduits à partir de l'anglo-américain des affaires au cours des années 1970-1980 de « stagnation » et avaient déjà suscité des réactions de rejet sur fond de guerre idéologique avec l'Occident³⁴ ; mais, dans les nouvelles conditions créées par la perestroïka, ces emprunts connaissent une activation et une expansion foudroyantes puisque le discours dominant est désormais le discours économique. S'y ajoute cependant, à titre secondaire, une nouvelle vague d'emprunts français dans le vocabulaire des institutions politiques³⁵.

C'est dans ce contexte qu'il faut replacer l'étude d'Aleksandr Duličenko intitulée, rappelons-le, *La langue russe de la fin du XX^e siècle*³⁶. Cette étude tranche avec celles que nous avons déjà analysées sur plusieurs points, même si l'auteur prend soin de citer celles-ci avec la prétention évidente d'apporter la vérité finale après ses prédécesseurs. Tout d'abord, l'étude est écrite à chaud, sans prendre le temps du recul ; c'est, comme le reconnaît l'auteur, autant un pamphlet qu'une œuvre scientifique, où l'on ne retrouvera donc pas, par exemple, l'objectivité d'un Mazon, d'un

34. Cf. F.P. Filin, *Истоки и судьбы русского литературного языка (Racines et destinées de la langue russe littéraire)*, Moscou, 1981 ; l'auteur y dénonçait « l'irruption des américanismes dans la langue russe contemporaine », « leur quantité sans précédent » (p. 303).

35. Cf. D. Haudressy, *Новые слова отражают события 1991 года. Словарь-справочник (Les mutations de la langue russe. Ces mots qui disent l'actualité)*, Paris, Institut d'études slaves, 1992, pp. 11-12.

36. Cf. *supra*, n. 6.

Karcevski : « Avouons-le : il nous a été parfois difficile de ne pas donner libre cours à nos appréhensions quant à l'état présent de la langue russe, tant celui-ci nous paraît critique et même en plein état de crise »³⁷. Ensuite, l'ouvrage se réclame ouvertement et sans aucun complexe du « purisme », injustement décrié (p. 317), dont prenaient soin de se démarquer jusque là les linguistes que nous avons évoqués ; enfin, Duličenko accorde une place importante à la question des emprunts parmi d'autres maux comme les abréviations, les vulgarismes alors que, comme nous l'avons vu, ce problème n'était que secondaire dans les travaux post-révolutionnaires.

Sur la question des emprunts, le ton est donné dès l'introduction où l'on parle de « tendances agressives sous forme d'occidentalisation » (p. XI) : la mode des emprunts est donc vécue par l'auteur comme une véritable agression qui mettrait la langue russe en péril. Et, dans la vision de l'auteur, ces emprunts sont bien sûr le propre de la langue des « démocrates » alors que les « patriotes » défendraient la langue nationale. Pour y résister, l'auteur recommande d'abord le recours à une sorte d'ingénierie linguistique qui consisterait à utiliser la richesse des procédés russes de formation des mots (ce que, précisons-le, Solženicyn a essayé d'illustrer dans son *Dictionnaire russe d'expansion linguistique*³⁸). Le calque lui semble aussi un bon moyen pour préserver la russité du vocabulaire et il invoque à l'appui de sa thèse la tentative (avortée) du linguiste R.F. Brandt à la fin du siècle dernier de recréer la terminologie grammaticale russe selon les modèles et les racines du russe et du slavon (pp. 318-320). On se souviendra ici que le calque avait aussi été recommandé par des conservateurs de la langue au XIX^e siècle comme l'amiral Šiškov ou Vladimir Dal', proche des slavophiles. Le pathos atteint sa plus haute expression dans un dernier chapitre accusateur intitulé « Le russangle, ou : allons-nous parler en inter-russe ? » (pp. 315-336) (terme calqué sur le « franglais » d'Etiemble) : « [...] le conservatisme de la pensée, la paresse de l'esprit et le souci de plaire, voilà ce qui favorise l'introduction sans frein et bien souvent irréfléchie des vocables étrangers. » (p. 321) L'auteur prône même la coercition pour la défense de la langue, avec des lois répressives pour éliminer l'usage des

37. A. D. Duličenko, *op. cit.*, p. XII.

38. A. Solženicyn, *Русский словарь языкового расширения*, Moscou, 1990.

emprunts. Ce faisant, tout au long du livre, l'auteur accumule des références idéologiques et historiques dont l'alliance paraît contre nature et qui ne peuvent que laisser rêveur ; il invoque ainsi le linguiste F.P. Filin (1908-1982), néo-marriste notoire revenu en grâce auprès du régime soviétique à partir des années 1960, pour exalter le rôle de la langue russe et flétrir « les prosternations devant l'étranger » ; un écrivain comme Valentin Rasputin, conservateur et proche un temps de l'association d'extrême-droite « Pamjat' » est lui aussi abondamment cité ; l'expression de « jargon germano-romano-russe » (p. 215) que l'auteur paraît affectionner nous renvoie aux slavophiles du XIX^e siècle en même temps qu'aux Eurasiens dont le maître à penser était l'illustre linguiste N.S. Troubetzkoy dans les années 1920-1930 ; celui-ci ne vouait-il pas une haine farouche aux peuples « romano-germaniques » ? On a vu aussi l'auteur invoquer les mânes de Šiškov, Dal'. Et c'est au « grand patriote slave Juraj Križanić » qu'appartient le mot de la fin : « Meilleure est la langue d'un peuple et mieux celui-ci excellera dans les métiers et les différents arts et commerces. » (p. 336) Or l'on sait que le Croate Križanić qui rêvait d'unifier le monde slave au XVII^e siècle sous la houlette de la Russie, revendiqué par Duličenko pour son purisme, rejetait les emprunts étrangers (les germanismes) des langues slaves et qu'il est considéré comme l'un des premiers panslavistes.

Cette hantise de l'acculturation dont les emprunts seraient le cheval de Troie, cette vision apocalyptique du devenir de la langue russe est-elle vraiment justifiée ? Dans l'histoire de la langue russe, tout prouve le contraire ; le russe est une langue sûre d'elle-même, sans complexes, qui s'est toujours enrichie par les emprunts lexicaux au point que les linguistes estiment qu'à l'heure actuelle 10 % de son lexique serait encore perçu comme d'origine étrangère par les sujets parlants. Déjà, au début du XIX^e siècle, le Famusov de la comédie de Griboedov *Le malheur d'avoir de l'esprit* pestait contre les enseignes étrangères à Moscou, des enseignes qu'on retrouvait dans la ville de *N des Ames mortes* de Gogol' ; il est difficile d'affirmer que cela ait mis en danger le russe. Aleksandr Duličenko a donc bien tort de s'alarmer de la résurgence de ce phénomène dans la Moscou actuelle, il n'y a pas péril en la demeure. Bien au contraire on peut affirmer que c'est dans tous les domaines que le génie russe a toujours excellé à cette fascinante alchimie qui transmue des apports exogènes en russité, ce qui fai-

sait dire à un visiteur dans les années 1920 : « S'agissant des moyens de l'expression architecturale, le Russe a toujours emprunté la grammaire d'une autre langue pour fonder un langage entièrement à lui »³⁹. Pour en revenir à nos emprunts, il est évident cependant qu'ils ne remettent en question aucun de ce qu'on pourrait appeler les « fondamentaux » (les structures fondamentales) de la langue : système phonologique, système syntaxique et vocabulaire de base. C'est bien à tort que Duličenko soupçonne les modèles étrangers d'être à la source de l'évolution actuelle du russe vers l'« analytisme » (p. 171) alors que le « synthétisme », érigé en dogme irrationnel, serait pour lui la matrice originelle ; il ferait mieux de s'interroger sur les lois internes et externes de l'évolution linguistique. Le russe, même enrichi de lexies étrangères, demeurera toujours du russe : « Pour un Occidental, le vocabulaire russe ou serbe ou bulgare est presque tout entier étranger là même où, comme il arrive souvent, il est une transposition du vocabulaire occidental »⁴⁰. On est donc en droit de s'interroger sur les raisons profondes des outrances puristes de Duličenko et se demander si elles ne sont pas révélatrices à leur manière de l'esprit du temps.

La personnalité de l'auteur de *La langue russe de la fin du XX^e siècle* n'est certainement pas indifférente à notre analyse ; inspirons-nous un peu du sociologisme vulgaire mis en application dans l'étude de Seliščev pour nous interroger sur l'environnement politique et social qui a pu l'influencer. Né en 1941, l'auteur s'est d'abord intéressé à l'espéranto, aux langues internationales, à l'« interlinguistique » comme on disait en Union soviétique⁴¹. Ensuite, il s'est intéressé aux « micro-langues » slaves dont il a pris la défense, mû par une sorte de conception d'écologie linguistique⁴². Il est cependant resté titulaire de la chaire de linguistique russe à l'université de Tartu en Estonie après que l'indépendance de cette république balte eût été proclamée par son parlement le 20

39. R. Byron, *De la Russie au Tibet*, Paris, 1990 (trad. de l'anglais), p. 76.

40. A. Meillet, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, Payot, 1928, p. 271.

41. Cf. son étude *Советская интерлингвистика (аннотированная библиография за 1946-1982 гг.)* (*L'interlinguistique soviétique [bibliographie commentée pour les années 1946-1982]*), Tartu, 1983.

42. Cf. *Славянские литературные микроязыки. Вопросы формирования и развития* (*Les micro-langues littéraires slaves. Questions de formation et de développement*), Tallin, 1981 ; *Jugoslavo-Ruthenica. Роботи з рускей филології*, Novi Sad, 1995.

août 1991. Parmi les problèmes légués par l'ex-Union soviétique figure en bonne place celui d'une minorité russophone très importante qui a été officiellement encouragée à s'installer là après l'annexion à compter de 1945 dans le cadre d'une politique de russification systématique. Cette minorité de l'« étranger proche », pour reprendre le vocabulaire lourd d'arrière-pensées des nouveaux dirigeants russes, se sent désormais brimée, menacée dans son identité par les nouvelles lois sur la nationalité et la langue promulguées après le retour à l'indépendance. Le parcours centripète de Duličenko est donc dans une certaine mesure exemplaire : de l'ouverture sur le monde avec les langues internationales artificielles à l'écologie à la défense des langues slaves minoritaires dans une sorte de vision panslaviste pour terminer par la défense de la macro-langue slave, le russe, organisme vivant soumis au danger de la pollution, et au repli sur soi. Indépendamment du destin personnel de Duličenko, Russe désormais minoritaire dans un pays décolonisé, ne s'agit-il pas encore d'une manifestation parmi tant d'autres de la crise d'identité russe actuelle ? les références à des mouvements aussi opposés que le slavophilisme du XIX^e siècle, l'eurasisme de l'entre-deux guerres, tout cela calque la nouvelle alliance en cours entre les nostalgiques de l'ancienne Russie impériale ou de la Russie traditionnelle et ceux de la grande Union soviétique, « puissance respectée et redoutée »⁴³, tout cela est à l'image du nouvel ultranationalisme russe. La menace supposée des emprunts étrangers est du même ordre que l'obsession récurrente de l'encerclement, de la forteresse assiégée, peut-être due à la position profondément continentale et enclavée de la Russie ; c'est ce qu'illustraient encore tout récemment les déclarations du général Aleksandr Lebed', candidat aux élections présidentielles⁴⁴. Et comme toujours, le discours sur la langue se retrouve au centre du débat en Russie, la langue étant la marque par excellence de la patrie, de l'ethnie, le conservatoire de l'âme du peuple, de ses tradi-

43. V. Jobert, *La fin de l'URSS et la crise d'identité russe*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1993, p. 207.

44. « La Russie a pour premier adversaire l'OTAN. [...] Au Sud-Est, le monde islamique, dont la pointe extrême passe par la Tchétchénie, est en train de se renforcer. L'énorme pays qu'est la Chine représentera 1,6 milliard d'hommes dans quinze ou vingt ans, selon certaines prévisions. Cette situation pourrait poser un problème physique d'espace, source de conflits éventuels. » (A. Lebed, « La Russie doit être gouvernée par des patriotes », *Le Monde*, 9 décembre 1995).

tions ; croyance ancestrale qui prouve une fois de plus que le Romantisme allemand à la Herder a poussé de profondes racines en terre russe.

*Université de Toulouse-Le Mirail,
département de Slavistique - CRIMS*

ABSTRACT

Linguistic borrowings in the discussions about language in Russia : from a Revolution to the other

This article deals with Russian linguists' positions about loan words from the October Revolution to the latest perestroika ; this analysis is based on the writings that R. Jakobson, S.I. Karcevski, E.D. Polivanov, A.S. Seliščev, and, at the present time, A.D. Duličenko, devoted to the question. In fact these linguists' attitudes are always closely connected with the political background : from tolerance and opening to the outer world in the twenties to normalisation and restriction during Stalin's years. The last linguistic study, written in the present days by A.D. Duličenko, as surprising as it can appear, means a return to the ancestral Russian tradition of conservatism and fear of the outer world. The linguistic discussion about loan words reveals in fact the eternal Russian dilemma between specificity and universalism.

KEYWORDS

Linguistic borrowing ; Russia ; XXth century ; Russian tradition ; perestroika ; R. Jakobson ; S.I. Karcevski ; E.D. Polivanov ; A.S. Seliščev ; A.D. Duličenko.

РЕЗЮМЕ

Статья посвящена отношению русских лингвистов к иностранным заимствованиям в языке от Октябрьской революции до наших дней. Статья основана на работах, которые Р. Якобсон, С.И. Карцевский, Е.Д. Поливанов, А.С. Селищев в двадцатых годах и А.Д. Дуличенко в наши дни посвятили этому вопросу. Анализ показывает, каким образом отношение этих лингвистов к данному вопросу было всегда

тесно связано с политической ситуацией, как оно менялось: от терпимости и стремления к внешнему миру в двадцатых годах до нормативности и закрытия границ страны при Сталине. Только что вышедшая книга А.Д. Дуличенко отмечена стремлением вернуться к старой русской традиции пуризма. Такого рода лингвистические рассуждения ясно отражают вечное русское колебание между самобытностью и универсализмом.

КЛЮЧЕВЫЕ СЛОВА

Языковое заимствование; Россия; XX век; русская традиция; перестройка; Р. Якобсон; С.И. Карцевский; Е.Д. Поливанов; А.С. Селищев; А.Д. Дуличенко.